en mariage une assez belle dot, mais je l'eus vite dissipée. Alors, pour vivre, elle dut travailler; elle consacrait au travail ses jours et une partie de ses nuits; et moi, je m'emparais de ce qu'elle gagnait si péniblement pour le dépenser avec des camarades qui ne valaient pas mieux que moi.

Elle souffrait, elle souffrait horriblement, et elle ne répondait à mes violences, à mes brutalités que par la douceur et les larmes. Cependant, un jour elle m'a quitté, elle ne pouvait plus rester avec moi; je n'ose pas vous en dire la cause, il y a des choses que vos chastes oreilles ne doivent pas entendre.

Enfin, elle partit et vous alliez venir au monde. Pendant deux années j'ignorai ce qu'elle était devenue; mais je la cherchais et je finis par apprendre qu'elle s'était fixée à Mende où elle avait trouvé du travail. Vous êtes née à Mende, Georgette, et c'est à la mairie de cette ville que vous aurez votre acte de naissance. Vous saurez alors que vous vous appelez Louise Forestier et non Georgette.

Il resta un instant silencieux, puis continua :

—Quand j'arrivai à Mende, croyant y trouver votre mère et vous, vous n'y étiez plus. Mais j'appris que votre mère était allée s'installer dans un gros village appelé Salvignac, où grâce à des recommandations, elle avait l'assurance de gagner sa vie avec son métier de dentellière.

—Ah! fit Georgette, ma mère était dentellière?

—Oui, une habile ouvrière en dentelles.

Je me rendis à Salvignac, continua Forestier; j'avais tout perdu au jeu, j'étais à bout d'expédients, je ne savais même plus que faire; je m'étais mis en tête de forcer Marguerite à reprendre sa chaîne.

—Ma mère s'appelait Marguerite! s'écria Georgette.

—Oui, Marguerite Lormont.

—Ah! mon Dieu!

—Qu'avez-vous donc.

—Rien, mon père, continuez.

La jeune fille était haletante, sa poitrine se soulevait avec violence.

—La veille du jour où je me présentai chez ma femme, poursuivit Forestier, une petite fille inconnue lui avait été confiée par un Espagnol, et je savais que cet étranger avait remis vingt emille francs à Marguerite pour élever l'enfant.

A présent, Georgette écoutait avec un redoublement d'attention; elle s'était encore rapprochée du lit pour ne perdre aucune des paroles que le mourant prononçait avec difficulté et d'une voix très faible.

—D'abord, reprit Forestier, je demandai à Marguerite de revenir avec moi; elle refusa énergiquement; elle avait raison. Je voulus alors m'emparer des vingt mille francs et une lutte terrible s'engagea entre nous. Je l'avais saisie au cou et j'allais peut-être l'étrangler, si le curé du pays ne fût entré tout à coup dans la maison.

Georgette voilà de nouveau son visage de ses mains.

—Je m'en allai, continua Forestier, mais bien résolu à revenir. Je voulais avoir les vingt mille francs, et aussi m'emparer des papiers concernant la petite Espagnole, qui avaient été également remis à ma femme.

Le lendemain, profitant d'une absence de Marguerite, je m'introduisis chez elle. Elle était sortie avec la petite Espagnole et vous avait laissée seule dans votre berceau. Je cherchai, je fouillai partout et ne trouvai rien; si, je trouvai un papier, qui m'apprit que ma femme avait confié les vingt mille francs et les papiers à un homme qu'elle connaissait depuis longtemps, le docteur Villarceau.

Georgette avait relevé la tête et, les mains jointes, elle regardait son misérable père avec une expression de terreur et en même temps de douloureuse pitié.

—Furieux, plein de rage, continua Forestier, ne sachant comment me venger de Marguerite, comment je pouvais la faire souffrir plus encore qu'elle n'avait déjà souffert, je vous pris dans le berceau et vous emportai. Mais que pouvais-je faire de vous? La nuit suivante, je vous déposai dans l'étable à moutons des époux Reboul.

—Ainsi, dit tristement la jeune fille, voilà comment j'ai été abandonnée!

—Oui, J'aurais mieux fait de vous laisser à votre mère; mais je vous l'ai dit, Georgette, je suis un misérable, un grand criminel!

—Mon père, savez-vous ce qu'est devenue la petite Espagnole qui avait été confiée à ma mère?

—Non; comme Marguerite, elle est morte sans doute.

La jeune fille ne crut pas devoir le détromper.

—J'eus une existence de plus en plus tourmentée, reprit Forestier, et je ne m'occupai plus ni de vous ni de Marguerite. Je vous revis à Montlhéry....

—Quand vous avez eu l'odieuse pensée de substituer votre fille à la jeune fille espagnole! Mais laissons cela; tout ce que vous m'avez dit à Montlhéry, je veux l'oublier.

—Pourtant, ma fille, il faut que je vous explique....

—Non, non! Je sais tout, je comprends tout, maintenant....Ne me dites plus rien, vous n'avez plus rien à m'apprendre.... Ah! tout cela est épouvantable, horrible, horrible!

Et la malheureuse enfant éclata en sanglots.

Après un assez long silence, Forestier reprit :

—Vous avez raison, Georgette, je ne dois plus rien vous dire; mais, continua-t-il, le regard éclairé de lueurs fauves, il y a des choses qu'il faut qu'on sache; je dirai tout au docteur Delteil.

Il y eut un nouveau silence. Le misérable était de plus en plus faible, il parlait maintenant d'une voix saccadée, à peine distincte.

—Georgette, reprit-il, me pardonnez-vous?

—Oui, mon père, oui, je vous pardonne.

—Merci! ma fille.

—Je vous pardonne tout le mal que vous avez fait à ma pauvre mère, à d'autres et à moi; mais il vous faut aussi le pardon de Dieu.

—Oh! Dieu!

—Mon père, ouvrez votre âme au repentir.

—J'ai mal dirigé ma vie, je le regrette.

—Avoir le regret d'un passé coupable, du mal que l'on a fait, c'est se repentir, mon père.

—Eh bien! ma fille, je me repens.

Georgette eut comme un soupir de soulagement. Quelques instants après, une infirmière entra dans la chambre; l'aumônier la suivait.

Georgette embrassa son père et sortit, comme elle était entrée, tout en larmes.

Une femme l'attendait à la porte.

—Venez, mademoiselle, lui dit l'infirmière, c'est moi qui suis chargée de vous conduire rue Lafayette.

.....

.....

Mme Prudence était restée dans le salon, renversée sur le canapé, dans un affreux état de prostration.

Cependant, au bruit que fit Georgette en entrant, elle se dressa d'un bond. Son visage réflétait toutes les mortelles angoisses de son âme. La jeune fille se jeta à son cou en s'écriant :

—Ah! ma mère, c'est horrible!

—Il est mort?

—Non, mais il n'a plus longtemps à vivre.

—Ainsi, il est mortellement blessé?

—Oui.

—Comment a-t-il été blessé?

—La nuit dernière, d'un coup de poignard.... et.... et il venait lui-même d'assassiner un homme!

—Oh!

—Je suis la fille d'un assassin! s'écria Georgette.

Elle se laissa tomber sur le canapé. Les sanglots l'étouffaient.

—Georgette, mon enfant, ma chérie, calme-toi.

—Ah! que je suis malheureuse!

Léonie s'était assise près de la jeune fille, l'entourait de ses bras et l'embrassait. A cet instant, elle oubliait ses propres terreurs.

—Je suis la fille d'un assassin! répéta Georgette entre deux sanglots; je ne suis plus digne de Paul, je ne peux plus être sa femme!

—Mais, ma chérie, ce n'est pas ta faute si ton père est un misérable; ni Paul, ni son père, ni personne ne peut te rendre responsable des crimes de ton père....Je t'en prie, calme-toi, rassure-toi; pour Paul et M. Lebrun, tu es toujours Georgette qu'ils aiment tant. Va, mon enfant, ne crains rien; ton malheur te rendra plus chère encore à ton fiancé et à son père; tu verras comme ils sauront te consoler.

La jeune fille dessa de sangloter. Elle se sentait rassurée par les douces paroles de la mère de Paul.

—Maintenant, ma chérie, reprit Léonie d'une voix hésitante, raconte moi ce qui s'est passé entre toi et ton misérable père.

—Oh! c'est trop épouvantable!

—N'importe, ma fille, il faut que je sache.... oui, j'ai besoin de savoir.... Parle, mon enfant, ne me cache rien, dis-moi tout.

La poitrine encore gonflée et le visage inondé de larmes, Georgette fit le récit qui lui était demandé.

—Est-ce bien tout ce que t'a dit ton père? demanda Léonie haletante.

—Oui, ma mère, c'est tout.

—Tu ne me caches rien?

—Mais, je n'ai rien à vous cacher.

—Enfin, ton père n'a pas parlé de moi?

—Non, ma mère.

Léonie eut un soupir de soulagement.

—Cependant, reprit Georgette, il avait encore quelque chose à me dire....

—Ah!

—Mais j'en avais assez entendu; je le priai de ne plus parler. Alors, il s'est ravisé et m'a répondu : "C'est bien, je dirai cela au docteur Delteil..."

Léonie sursauta. Ses terreurs la reprenaient.

—En effet, continua la jeune fille, avant que M. Delteil ne nous quittât, il lui avait fait promettre de revenir, disant qu'il aurait une importante révélation à lui faire.

—Ah! il a dit cela au docteur? fit Léonie d'une voix étranglée.

—Mon Dieu! ma mère, il me semble que vous êtes effrayée....

—Non, ma chérie, tu te trompes..... Mais vois-tu, tout ce que tu viens de me dire..... je suis si émue, si troublée.....

La mère de Paul ne pouvait plus se faire illusion; le rôle qu'elle avait joué dans la tentative de substitution de Georgette à la fille du marquis de Mimosa allait être révélé au docteur Delteil par Forestier. On saurait qu'elle avait retrouvé les papiers volés au docteur Villarceau et qu'au lieu de les rendre à la veuve du docteur, comme c'eût été son devoir, elle les avait gardés pour s'en servir dans un but peu avouable.

Elle voyait, en les exagérant, les terribles conséquences qu'aurait pour elle cette révélation faite à M. Delteil.

C'était son indignité reconnue, le mépris de son mari, de nouveau mérité, peut-être la perte de l'affection de son fils dont elle avait été si heureuse et si fière.

La malheureuse était atterrée. Toutes sortes de pensées noires se heurtaient dans son cerveau troublé; elle ne voyait plus à quelle branche de salut elle pourrait encore s'accrocher, elle se sentait perdue.

Et le sculpteur sur bois, sollicité par Paul et Georgette, lui pardonnait!

Amère et cruelle ironie de sa fatale destinée!....

Cependant, elle voulait, jusqu'au bout, faire face au malheur qui s'abattait sur elle et menaçait de la broyer.

—Ma fille, dit-elle à Georgette avec un accent profondément mélancolique, nous traversons une heure douloureuse, mais elle passera comme tout passe dans la vie. Allez, il y a des douleurs plus aiguës que la vôtre, des malheurs plus terribles que le vôtre.... Les joies de demain vous feront facilement oublier la peine d'aujourd'hui.

—Je suis très affligée, ma mère, très malheureuse, malgré que vous ayez dissipé mes craintes, répondit Georgette.... Songez donc, j'étais pauvre, sans nom c'est vrai, mais Paul m'aimait ainsi et il me voyait sans tache. A présent, j'ai un nom, et quel nom, mon Dieu! Je suis la fille d'un....

—Taisez-vous, ma fille! s'écria Léonie, vous êtes Georgette, vous serez toujours Georgette.

—Je sais qui est mon père; hélas! pourquoi n'a-t-il pas été un homme dont j'aurais le droit d'être fière? mais je sais aussi ce qu'a été ma mère, et dans ce qu'elle a souffert dans sa vie, qui n'a jamais mérité un reproche, je trouve une grande consolation. Je suis la fille de mon père, mais je suis aussi, et surtout, la fille de ma mère!

Georgette s'était dressée debout, toute frémissante; les mains jointes et les yeux levés vers le ciel, elle était comme enveloppée d'une auréole céleste. Jamais encore Léonie ne l'avait vu aussi belle.

—Ma mère, reprit Georgette sans sortir de son état d'exaltation, vous avez compris, d'après ce que m'a révélé mon père, que la petite Espagnole confiée à Marguerite, ma mère, était la fille de M. le marquis de Mimosa?

—Oui, Georgette, oui.

—Je vous ai parlé dernièrement d'une belle jeune fille, appelée Emilienne?

—En effet, je me souviens.

—Eh bien! ma mère, Emilienne, l'ouvrière en dentelles, est la fille de M. le marquis de Mimosa.

—Est-ce possible? s'exclama Léonie, mais comment sais-tu?....

—Ma mère, qui est morte à Paris et qui a appris son métier de dentellière à sa fille adoptive, s'appelait Marguerite Lormont; la jeune ouvrière de la rue Godot-de-Mauroi, qui a les cheveux blonds et les yeux bleus, dont nous a parlé M. le marquis, s'appelle Emilienne Lormont.

—Mais, fit Léonie, est-ce une preuve suffisante?....

—Ma mère, répliqua vivement Georgette, Emilienne m'a raconté son enfance; il n'y a aucun doute dans mon esprit, celle que l'on appelle Emilienne Lormont est Thérésa-Inès de Mimosa.

Léonie se leva, en proie à une grande agitation.

—Ma mère! s'écria la jeune fille, nous avons en ce moment, l'une et l'autre, un grand devoir à remplir!

—Que veux-tu dire?

—Nous avons causé une grande douleur au marquis de Mimosa, donnons-lui donc une grande joie!.... Ma mère, rendons-lui sa fille!

—Ah! tu as raison!

En un instant, Léonie se coiffa d'un chapeau, jeta un manteau sur ses épaules et dit à Georgette :

—Viens, viens!

Elles montèrent dans un fiacre qui passait, et en moins de dix minutes, elles furent rue Godot-de-Mauroi.

Mme Martinet les reçut à la porte. Elle leur apprit qu'Emilienne était absente. Mme Villarceau était venue la chercher, il y avait de cela une heure environ. Mme Martinet ne savait rien, sinon que M. Lucien Delteil était revenu à Paris; mais bien sûr, dit-elle aux visiteuses, il se passe quelque chose d'extraordinaire; je n'avais jamais vu Mme Villarceau comme ce soir; elle ne tenait pas en place; pour un peu, elle aurait emmené mademoiselle sans lui donner le temps de mettre son chapeau.

Léonie et Georgette se retirèrent. Dans la rue elles se consultèrent. Il était bien tard pour se rendre chez le marquis.

Elles se dirent qu'elles devaient remettre au lendemain ce qu'elles voulaient faire et elles rentrèrent.

XXIII

GRANDES ÉMOTIONS, GRANDES JOIES.

Le docteur Delteil était rentré à l'hôtel Villarceau à quatre heures moins vingt minutes, donc quelques instants avant l'arrivée de son fils.

Mme Villarceau et Valentine attendaient dans le salon, mais non sans consulter souvent les aiguilles de la pendule.

Sans prendre le temps de s'asseoir, le docteur leur dit brusquement :

—Je viens de voir à l'hôpital un homme qui va mourir assassiné; ce malheureux, ce misérable est le bandit qui a frappé d'un coup de poignard le gendre du général de Vauclair.

Mme Villarceau et sa fille laissèrent échapper un cri d'horreur.

—Et voulez-vous que je vous dise qui est ce misérable? reprit le docteur; vous le connaissez, vous l'avez vu, ici....

—Ici! s'exclamèrent les deux femmes.

—Oui, et vous n'avez certainement pas oublié son nom maudit. C'est Edouard Forestier.

—Ah! le malheureux! dit Mme Villarceau, c'est ainsi qu'il devait finir.

—Je ne vous ai pas encore tout dit: j'ai interrogé le misérable au sujet de sa fille....

—Qu'est-elle devenue, la pauvre enfant?

—Elle vit, et vous allez être bien surprise: la fille de Forestier et de Marguerite Lormont est Mlle Georgette, la fiancée de Paul Lebrun.

—Est-ce possible? s'écria Valentine.

—Et de cela, mon ami, que sait Georgette? demanda Mme Villarceau.

—A la prière de Forestier, je suis allé chercher sa fille et la lui ai amenée; Georgette, en ce moment, doit tout savoir. Je l'ai laissée avec son père pour venir vous rejoindre et me trouver ici à l'arrivée de Lucien.

"Selon moi, malgré qu'elle sache à présent qui sont ses pères et mère, M. Lebrun et son fils feront bien de considérer toujours Georgette comme n'ayant pas d'état civil; autant dans leur intérêt que dans celui de la jeune fille, ils doivent laisser ignorer que la fiancée de Paul est la fille du misérable qui a tenté d'assassiner le marquis de Mimosa. Au reste, je verrai M. Lebrun à ce sujet.

Le docteur répondait à quelques questions que lui adressait sa femme, concernant Forestier, lorsqu'un coup de cloche se fit entendre.

Mme Villarceau courut à la fenêtre et s'écria aussitôt toute joyeuse :

—Mes enfants, c'est lui!

Le jeune homme traversait rapidement la cour. Peu après, il se précipita dans le salon, en s'écriant :

—Enfin, me voici! Ah! que je suis heureux de vous revoir, de me retrouver au milieu de vous!

Son visage était rayonnant.

Ce fut la bonne grand'mère qui se trouva devant lui; il l'embrassa en la serrant dans ses bras à l'étouffer, puis ce fut le tour de sa mère et de son père. Quelles effusions de tendresse! Mme Villarceau et Valentine pleuraient; le docteur, très ému, avait, lui aussi, les yeux humides.

Enfin, le calme se rétablit.

—Maintenant, mes chers parents dit Lucien, dont la voix prit une certaine gravité, il me faut vous donner l'explication de ce que j'ai écrit dans la lettre que bonne-maman Villarceau a dû recevoir ce matin.

—Je l'ai reçue, mon cher enfant, et ton père et ta mère en connaissent le contenu.

—Ah! vous allez partager ma joie, mon bonheur.... Et Emilienne, Emilienne, comme elle va être heureuse!

D'une main que l'émotion faisait trembler, il sortit de sa poche le portefeuille trouvé sur le corps desséché de Pedro Lamnès; il l'ouvrit et en tira d'abord la lettre adressée au comte de Corello.

—Je ne sais pas ce que contient ce pli, dit-il; je n'ai pas cru devoir rompre le cachet; si vous jugez inutile d'en prendre connaissance, nous la mettrons dans une seconde enveloppe et l'enverrons à son destinataire, M. le comte de Corello, à Madrid. Mais voici la pièce d'une si haute importance que j'ai aussi trouvée dans ce portefeuille.

Il prit le papier jauni, le déplia, et le tendant à Mme Villarceau :

—Veuillez lire, bonne maman, dit-il.

Mme Villarceau assujettit ses lunettes; mais aussitôt :

—Je suis trop émue, dit-elle, mes yeux sont voilés. Tenez, mon cher Philippe, c'est vous qui allez nous lire ce précieux papier.

Le docteur prit la feuille et, à haute voix, commença la lecture. Mais presque tout de suite il fut interrompu par les exclamations de sa femme et de sa belle-mère. Cependant le silence se rétablit, et M. Delteil acheva de lire le document signé du curé et du maire de Salvignac.

Toutes les poitrines étaient haletantes.

—Ainsi, le voilà dévoilé, le mystère de la naissance d'Emilienne! s'écria Mme Villarceau; elle est la fille du marquis de Mimosa!.. Oh! mes enfants, mes enfants! N'avais-je pas raison de vous dire qu'elle devait appartenir à une grande famille? Mais cela se voyait, se devinait.. Et que dire de cette découverte si inespérée, si précieuse?.. Et c'est de Lucien, c'est de notre enfant dont la Providence s'est servie!....

—Oh! mes enfants, continua-t-elle en sanglotant, pourquoi mon pauvre mari n'est-il pas là pour partager notre grande joie?

Elle prit Lucien dans ses bras et le serra fiévreusement contre son cœur.

—Bonne maman, avez-vous prévenu Emilienne? demanda le jeune homme.

—Non, elle ne sait rien encore; nous avons pensé que nous devions attendre ton retour.

—Mon père, reprit Lucien s'adressant au docteur, ne croyez-vous pas qu'Emilienne doive être instruite dès ce soir?

—Oui, certes; Emilienne ne doit pas tarder à savoir qu'elle n'est plus une jeune fille sans nom et sans famille. Mais apprends-nous, Lucien, comment ce portefeuille est tombé entre tes mains.

Rapidement, le jeune homme raconta comment il avait trouvé le squelette de Pedro Lamnès dans une espèce de route souterraine des Pyrénées.

—C'est merveilleux! s'exclama la grand'mère.

—Vous l'avez dit, maman, ajouta Valentine, c'est providentiel!

—Maintenant, cher père, reprit Lucien, il nous reste à savoir où est M. le marquis de Mimosa, s'il vit encore.

—Mon ami, répondit le docteur. M. le marquis de Mimosa est à Paris où il est venu pour se mettre à la recherche de sa fille. J'ai été appelé auprès de lui la nuit dernière.

—Il est malade!

Le docteur mit le jeune homme au courant de la situation. Puis il sonna.

—Faites atteler le coupé de Mme Villarceau et le mien, dit-il au valet de chambre qui se présenta.

Le domestique s'étant retiré, M. Delteil reprit :

—Nous allons nous rendre à l'hôtel Meurice, Lucien et moi; vous, ma mère, vous irez rue Godot-de-Mauroi, et quand vous aurez appris à Mlle Emilienne son changement de situation, vous l'amènerez à l'hôtel Meurice, où nous serons encore, et vous la présenterez à son père.

Mais Lucien, mon ami, tu dois avoir besoin de prendre quelque chose.

—Non, mon père, je n'ai besoin de rien; d'ailleurs, je ne pourrais pas manger en ce moment.

—Eh bien! tu dîneras ce soir avec plus d'appétit.

Pendant que Mme Villarceau se préparait à la hâte pour sortir, Lucien alla aussi changer de vêtements.

Il fut prêt avant la grand'mère, et les deux voitures étant attelées, M. Delteil et son fils partirent les premiers.

Ils furent bientôt à l'hôtel Meurice.

Un garçon les introduisit dans l'appartement du marquis. M. Delteil laissa Lucien dans le salon, lui disant que, le moment venu, il l'appellerait; et comme il n'avait pas besoin d'être annoncé, il entra dans la chambre du malade.

Le général, Mme de Vauclair et Rosina Balti tenaient encore compagnie au blessé.

Une amélioration très sensible s'était opérée dans son état; mais il était encore très faible, par suite de l'hémorragie.

Après avoir serré la main du général, salué Mme de Vauclair et Rosina, M. Delteil échangea quelques paroles avec le jeune médecin.

—Alors, c'est parfait, dit-il, exprimant son entière satisfaction.

Il s'approcha du lit et prit la main que le malade lui tendait.

—Monsieur le marquis, dit-il, vous êtes en excellente voie de guérison, et je vous apporte un nouveau remède qui, mieux encore que toutes les ressources de la science, va contribuer à vous remettre sur pied.

—Quel est ce remède, monsieur le docteur?

—Vous sentez-vous assez fort pour supporter le choc d'une grande émotion, pour éprouver une immense joie?

Le malade eut un doux sourire et répondit :

—J'ai subi trop de souffrances sans en être ébranlé, pour que la joie puisse m'être funeste.

—Vos souffrances, monsieur le marquis, je les connais en partie par le récit que m'a fait M. le général de Vauclair, la nuit dernière, en m'amenant ici; je sais aussi par M. le général que vous êtes venu à Paris pour vous livrer à des recherches au sujet de votre fille, que vous avez perdue.

—Hélas! soupira le blessé.

—Monsieur le marquis, Mlle Thérésa de Mimosa existe.

Le malade fit un effort pour se dresser sur son séant.

Un tremblement nerveux le secouait de la tête aux pieds; ses yeux, aux prunelles dilatées, brillaient d'un éclat fiévreux.

—Vous voyez, dit le docteur, que j'avais raison de vous conseiller le calme; commandez à votre émotion, si vous voulez que je continue.

—Je serai calme, je vous le promets.

Le docteur sourit, car le visage du blessé avait une expression qui démentait ses paroles; il le souleva et plaça sous sa tête les deux oreillers.

Les assistants s'étaient rapprochés et attendaient anxieusement.

—Monsieur Delteil, vous dites que notre chère enfant existe! s'écria Mme de Vauclair.

—Oui, madame.

Rosina Balti, radieuse, avait les yeux au ciel.

Le marquis saisit la main de M. Delteil.

—Monsieur le docteur, dit-il, que savez-vous? Ah! parlez, parlez!

—Monsieur le marquis, Mlle de Mimosa existe et elle est retrouvée.

Le blessé se souvint alors de la fausse joie que lui avait apportée Mme Prudence, et eut peur que cette fois encore on ne lui ménageât une cruelle déception.

—Monsieur le docteur, êtes-vous sûr, bien sûr? fit-il d'une voix hésitante.

—Aussi sûr, monsieur le marquis, que je le suis de ma présence auprès de vous.

Un soupir s'échappa de toutes les poitrines.

M. Delteil tira de sa poche le portefeuille où se voyait encore à demi effacées, les armes du marquis, et le plaçant sous les yeux du blessé :

—Reconnaissez-vous ce portefeuille? demanda-t-il.

—Oui, oui, je le reconnais, répondit vivement le marquis; c'est celui que j'ai donné à Pedro Lamnès, quand il a quitté le château de Valpenas, emportant ma fille.

—Et cette écriture, sur cette enveloppe qui renferme une lettre, la reconnaissez-vous?

—Comment ne reconnaîtrais-je pas mon écriture? La lettre qui est dans cette enveloppe devait être remise à mon ami le comte de Corello par Pedro Lamnès, après qu'il aurait rempli la mission que je lui confiais.

—Maintenant, reprit M. Delteil, voici la pièce importante trouvée dans le portefeuille. C'est un certificat remis à Pedro Lamnès, constatant que le fidèle serviteur a rempli la mission que lui avait confiée son maître. Tenez, général, soyez assez bon pour donner lecture de cet écrit à M. le marquis.

Il se fit un silence solennel, et on écouta, retenant sa respiration.

M. Delteil observait le visage du marquis, sur lequel se lisait une grande agitation intérieure.

Il lui tenait la main et lui répétait à voix basse :

—Du calme, monsieur le marquis, du calme!

La lecture terminée, les exclamations, les cris de joie éclatèrent.

—Monsieur le marquis, reprit le docteur, il me reste à vous apprendre comment ce portefeuille, avec ce qu'il contient, a été trouvé. Mon fils, Lucien Delteil, qui est ingénieur des mines, voyageait dans les Pyrénées; un hasard providentiel lui a fait découvrir l'entrée d'une route souterraine creusée dans les entrailles de la montagne. Il s'y engagea avec quelques compagnons, et c'est à une grande distance de l'entrée qu'il a découvert un corps humain, à l'état de squelette. Les papiers trouvés dans le portefeuille qu'il avait sur lui apprirent à mon fils que ce corps était celui de votre serviteur Pedro Lamnès, et lui révélèrent en même temps le secret de la naissance de la jeune fille élevée par Mme Marguerite, et que nous connaissons.

—Pauvre Pedro Lamnès! murmura le marquis.

Puis aussitôt :

—Monsieur le docteur, où est ma fille? s'écria-t-il.

—Mlle de Mimosa est à Paris.

—Son adresse, monsieur Delteil, son adresse, je cours la chercher! s'écria Mme de Vauclair.

—Elle va être amenée ici, madame.

—Quand? ce soir?

—Dans vingt minutes Mlle de Mimosa sera dans vos bras.

Le marquis pleurait comme un enfant.

—Ah! monsieur le docteur, dit-il, vous aviez raison: il faut de la force pour de pareilles émotions, pour supporter une si grande joie.

Il y a des moments où les cœurs, comme oppressés par l'excès du bonheur, se recueillent, où la langue est paralysée, impuissante à prononcer des paroles qui traduisent les sentiments dont on est pénétré.

Ainsi étaient le général, Mme de Vauclair et Rosina.

Les regards du marquis exprimaient une délicieuse extase; ses lèvres souriaient à une image qu'il voyait avec les yeux de l'âme.

Le général serrait la main du docteur de ses doigts nerveux.

Mme de Vauclair avait le visage illuminé par la joie qui inondait son âme. Elle regardait tour à tour le médecin et le marquis, comme si elle eût craint que l'intensité de l'émotion ne retardât la guérison.

—Ménagez vous, mon ami, dit-elle enfin à son gendre, réservez vos forces pour le moment où vous serrerez notre enfant dans vos bras.

—Rassurez-vous, ma mère, répondit le marquis, mes forces ne me trahiront pas quand j'embrasserai ma fille bien-aimée.

Quant à Rosina Balti, sa joie tenait du délire.

—Monsieur le marquis, dit-elle, souvenez-vous de ma vision dans l'église de Notre-Dame del Pilar. La sainte Vierge me promit que je reverrais ma petite Thérésa. Elle ne me trompait pas.

Le marquis resta quelques instants pensif.

—Monsieur le docteur, reprit-il, savez-vous si ma pauvre fille a beaucoup souffert?

—Mlle de Mimosa a souffert, sans doute, de ne pas avoir de famille, mais elle a toujours été aussi heureuse qu'elle pouvait l'être. Des amis se sont intéressés à elle, l'ont protégée.

—Monsieur le docteur, dites-moi le nom de ces amis.

—Vous interrogerez à ce sujet Mlle de Mimosa, monsieur le marquis, elle vous répondra.

—Mais que fait-elle?

—Le métier que lui a appris sa mère adoptive; jusqu'à ce jour elle a honnêtement gagné sa vie en travaillant. Elle n'a jamais été dans la détresse, elle ne pouvait pas y être, puisqu'il lui restait et qu'il lui reste encore quinze mille francs sur les vingt mille donnés par Pedro Lamnès pour l'élever. Mlle de Mimosa est une courageuse et vaillante enfant; elle a bien mérité qu'on l'aime, et tous ceux qui la connaissent l'admirent.

Mme de Vauclair était en proie à une grande agitation.

—Ainsi, dit-elle, notre chère enfant a travaillé pour vivre.... Mais, monsieur Delteil, quel est donc son métier?

—Vous le savez, madame, puisque vous aussi avez donné de l'ouvrage à la jeune ouvrière que l'on appelait la jolie dentelière.

—Elle, elle! Emilienne! s'écria la générale; oh! mon Dieu!.... voilà donc pourquoi je me sentais irrésistiblement attirée vers elle, pourquoi elle m'inspirait une si vive tendresse!.... Vous l'avez vue, monsieur le marquis, vous la connaissez.

—Oui, ma mère, répondit le malade, dont le visage rayonnait, et je me rappelle l'émotion singulière que j'ai éprouvée en la voyant. Mais ce nom d'Emilienne Lormont.... cependant... Ah! mon cœur aurait dû me crier que c'était ma fille!

—Moi, dit Rosina Balti, j'ai tressailli dans tout mon être à sa vue; oui, quelque chose me disait que c'était elle. Et quand Mme la générale m'a dit que cette belle jeune fille aux yeux bleus et blonde comme Mme la marquise était Mlle Emilienne Lormont, son ouvrière en dentelles, il m'a semblé que je recevais un coup violent en pleine poitrine.

Le général ne disait rien, lui; mais à chaque instant il s'essuyait les yeux.

—Mon fils, reprit Mme de Vauclair, vous demandiez tout à l'heure au docteur quelles étaient les personnes qui s'étaient intéressées à notre chère enfant, il n'a pas cru devoir vous répondre; mais à présent, je sais qui sont ces amis qui ont entouré Thérésa de Mimosa de leur précieuse affection: c'est Mme Villarceau, la belle-mère du docteur, qui a été la protectrice de notre enfant; c'est M. le docteur Delteil, c'est Mme Delteil et leur fils, M. Lucien Delteil.

De nouveau, le marquis tendit sa main à M. Delteil.

—Mon cher docteur, dit il avec des larmes dans la voix, c'est une grosse dette de reconnaissance que nous avons contractée envers vous et votre famille. Quand pourrai-je voir Mme Delteil et Mme Villarceau?

—Tout à l'heure, monsieur le marquis, vous verrez Mme Villarceau; c'est elle qui va amener ici Mlle de Mimosa.

—Ah! bien. Il me tarde aussi de voir votre fils, mon cher docteur, votre fils, qui me rend ma fille.

—J'ai pensé que vous auriez ce désir, monsieur le marquis, et mon fils est venu avec moi; il est là.

—Ah! qu'il vienne, qu'il vienne.

M. Delteil alla ouvrir la porte, fit un signe à Lucien, et le jeune homme entra dans la chambre.

Le général alla à sa rencontre, et lui tendant la main :

—Mon jeune ami, lui dit-il, soyez le bienvenu; si tous les cœurs sont ici dans la joie, c'est à vous qu'ils le doivent. Elle est si grande, notre joie, qu'elle nous fait oublier le malheur arrivé au marquis de Mimosa; il est vrai que sa blessure n'est pas aussi grave que nous l'avions craint d'abord, et que votre père, notre cher docteur, répond de la prompte guérison de notre cher blessé.

—Monsieur le général, répondit Lucien, je suis profondément touché de l'accueil bienveillant et affectueux que vous me faites.

—Mais vous avez droit à toute notre affection et à toute notre reconnaissance, répliqua vivement le général.

Le jeune homme s'inclina respectueusement devant Mme de Vauclair, puis il s'approcha du lit.

—Monsieur le marquis, dit-il, en même temps que j'ai appris l'attentat dont vous avez été victime, mon père m'a pleinement rassuré sur votre situation; c'est donc délivré de mes craintes sur votre état et l'esprit moins troublé que je puis vous dire combien je suis heureux d'avoir été l'instrument de la Providence, qui vous rend votre fille et met un terme à vos longues épreuves.

Le marquis prit la main de Lucien et la serra affectueusement.

—Mon ami, mon cher ami, dit-il très ému, je n'essaierai pas de vous exprimer les sentiments de reconnaissance que j'éprouve pour vous. Ah! vous les devinez.... vous comprenez ce qu'il y a pour vous dans mon cœur de père. Vous parlez de la Providence; oui, je le veux bien; mais il y a aussi votre courage. Ne cherchez pas à diminuer ce que je vous dois, ce que nous vous devons tous. Je ne pourrai jamais m'acquitter envers vous.

—Monsieur le marquis, n'exagérez pas ce que j'ai fait.

—C'est bien, nous en reparlerons. Je sais par votre père comment vous avez trouvé le précieux papier; mais je serais heureux que vous nous en fissiez vous-même le récit.

Lucien se rendit au désir du marquis; et après avoir raconté la découverte du squelette, il ajouta :

—Dès hier, monsieur le marquis, vous auriez su ce que vous avez appris ce soir, si un devoir à remplir ne m'avait pas retenu à Casteljoux: j'ai tenu à assister aux obsèques de Pedro Lamnès.

—Ah! c'est bien! s'écria le marquis. Et je vous remercie, mon ami, de m'apprendre que les restes de mon brave et fidèle Pedro reposent maintenant en terre sainte.

Pendant que Lucien avait fait le récit de son exploration dans l'immense souterrain des Pyrénées, Mme de Vauclair ne l'avait pas quitté des yeux.

—Il est tout à fait bien, il est charmant, ce jeune homme, se disait-elle.

Et se rappelant les demi-confidences de la jolie dentellière, elle murmurait, toute songeuse :

—C'est lui, ce doit être lui!

XXIV

THÉRÉSA-INÈS DE MIMOSA.

Nous quittons l'hôtel Meurice, où nous ne tarderons pas à revenir, pour nous transporter rue Godot-de-Mauroi.

La jolie dentellière était assise devant sa table de travail et pensait à Lucien, qui ne pouvait plus être longtemps à revenir, lorsque la sonnette du petit appartement se fit entendre.

La jeune fille tressaillit.

—Serait-ce lui? se dit-elle.

Ce fut Mme Villarceau qui entra dans la chambre.

—Ah! vous m'apportez encore une bonne nouvelle! s'écria l'ouvrière, je le vois à la joie qui rayonne dans vos yeux. Vous avez une lettre de Lucien, il annonce son retour!

Et elle se jeta dans les bras de la grand'mère.

—Ma chérie, dit Mme Villarceau, Lucien est arrivé ce soir à quatre heures.

La jeune fille devint subitement très rouge.

—Oh! comme mon cœur bat! fit-elle.

—C'est la joie.

—Oui, ma chère protectrice c'est la joie, le bonheur!

—Votre bonheur, mon enfant, est plus grand encore que vous ne l'imaginez.

—Madame, que voulez-vous dire? Avez-vous donc encore une chose heureuse à m'apprendre?

—Oui, ma chérie, oui.

—Mon Dieu, qu'est-ce donc?

—Mon enfant, Dieu, qui a toujours veillé sur vous, qui ne vous a jamais abandonnée, vous accorde aujourd'hui une grande faveur que vous méritez.

La jeune fille regarda Mme Villarceau, étonnée et toute tremblante.

—Ma chérie, reprit la bonne grand'mère, votre famille est retrouvée; votre père est vivant, il est à Paris.

—Mon père existe! il est à Paris! s'écria Emilienne d'une voix oppressée; et je vais le voir, je vais l'embrasser!

—Je viens vous prendre pour vous conduire auprès de lui.

De grosses larmes jaillirent des yeux de la jeune fille.

Elle joignit les mains, et tournant ses beaux yeux vers le ciel :

—Mon Dieu, dit elle avec l'accent de la prière, mon Dieu, je vous remercie de la grâce que vous m'accordez!

A continuer.

Le Plaisir est Fini,

Maintenant Occupons-Nous des Affaires.

Faites-le prendre immédiatement, autrement vous arriverez trop tard.

Le Directory de la Ville

De la Nouvelle-Orléans pour 1895, de

SOARDS

Donne les nouveaux numéros des maisons et ignore les anciens, entre l'avenue de l'Esplanade, 3me Dist., et la rue Upperline, 6me Dist., de Remparts au Levve.

Renferme plus de changements qu'il y en a eu depuis vingt ans, ce qui fait que les anciens directories deviennent inutiles et que le nouveau devient indispensable.

Vu des décès survenus et des délinquants parmi nos souscripteurs, ce directory étant une publication de souscriptions exclusivement, il n'y a qu'un nombre limité en vente.

C'est une aide de valeur et sauve avec le temps de l'argent, etc.

L. SCARDS, Editeur,

606 Commercial Place, coin Camp.

28 fév.—

QUEEN & CRESCENT ROUTE

26 HOURS TO CINCINNATI — 11 HOURS TO BIRMINGHAM

SOLID TRAINS WITH THROUGH SLEEPING CARS